

LIVRE PREMIER

I

« Comme il galope », dit à part soi la tenancière de l'auberge, tout en tournant lentement la tête. Elle regardait par la fenêtre. Aucun des hommes qui se tenaient dans la salle à boire n'avait réagi à ces mots, aucun d'eux n'y avait prêté la plus petite attention, chacun restait sur son quant-à-soi, ruminait inlassablement les deux, trois mêmes pensées personnelles. Mais l'aubergiste ne s'était pas aperçue qu'on ne l'écoutait pas, car aussi bien elle ne s'adressait à personne – elle ne dialoguait qu'avec elle-même. Le garçon disparut alors derrière le mur et reparut un instant plus tard dans l'encadrement de l'autre fenêtre : une tache fugitive et sombre. Il approcha, passa en trombe devant les lilas d'un violet virulent qui bordaient sur un côté le chemin conduisant à l'auberge. Ils n'étaient en fleurs que depuis quelques jours. L'air lui-même en paraissait coloré, de même que le visage du gamin – ainsi l'aubergiste l'appelait-elle encore, bien qu'il eût atteint la vingtaine –, ses mains blanches, ses vêtements sombres et désormais bien trop courts.

Depuis que la guerre avait éclaté, l'aubergiste était en proie au doute. Il la gouvernait comme une puissance insaisissable et inconnue. Jamais elle n'avait été portée à la réflexion – mais à présent elle était devenue pensive, et tout en elle s'était alenti ; l'un n'allait pas sans l'autre.

Sur le sentier caillouteux, les pieds du garçon soulevaient des nuages de poussière jaune.

Oui, elle était pensive. Et en cet instant, hantée par des souvenirs innombrables et indicibles, elle éprouvait aussi une

pointe de mélancolie, et elle murmura : « Diable, il faut ne plus avoir sa tête à soi pour courir aussi vite. »

Ses yeux avaient cheminé d'un bout à l'autre de la salle, et son regard reposait à présent sur la porte et patientait. Quand celle-ci s'ouvrit brusquement dans un bruit sourd, l'aubergiste ne l'aperçut d'abord pas ; elle était trop éblouie par cette lumière qui, d'un blanc argenté même dans le crépuscule naissant, régnait depuis peu et annonçait dès à présent, fin avril, l'été. Il lui sembla que cette lumière était une promesse, et elle se renfonça plus profondément dans sa mélancolie. Elle se sentit chuter au tréfonds d'elle-même. De fines et scintillantes particules de poussière montaient dans l'air, virevoltantes et dorées. Ce n'est qu'à l'instant où l'odeur mauve, douce et chaude des lilas eut envahi la pièce, comme si la fumée grisâtre des pipes, épaisse et presque figée, n'existait pas, qu'elle distingua enfin son visage. Il était tout tremblant, la sueur perlait sur son front, et un mince filet de bave, luisant dans la pénombre de la salle, pendait à la commissure de ses belles lèvres pleines et un peu gercées.

« Viens par ici, petit Franz », dit l'aubergiste d'une voix douce, et le garçon approcha à pas comptés. Elle reposa la lourde chope au verre épais qu'elle tenait en main depuis plus d'une minute et passa de l'autre côté du comptoir. Elle s'avança vers lui et, avec l'ourlet de sa jupe, effaça le filet de bave. Franz, comme s'il était soudain confus, s'essuya la bouche d'un preste revers de manche, et, de l'autre main, se nettoya une fois encore. Il était pantelant. D'un geste à la fois tendre et distrait, l'aubergiste ôta le duvet de peuplier gris clair qui s'accrochait encore à ses cheveux blonds dont les pointes étaient trempées de sueur. Étaient-ce les cheveux qui avaient mouillé le front, ou le front qui avait mouillé les cheveux ? Quand il se tenait ainsi devant elle, et qu'elle ne le regardait qu'à demi, les yeux dans le vague, sentait à la pulpe de ses doigts le duvet de saule immatériel, elle se croyait transportée dans une autre époque, avant la guerre, en des temps meilleurs. Il lui rappelait les journées insouciantes du

passé, qui toutes lui paraissaient alors légères, gaies et hautes en couleur, peuplées de voix rieuses.

« Pourquoi cours-tu comme ça, petit Franz? », lui demanda-t-elle. Elle s'avisa que plus personne ne l'appelait ainsi désormais, pas même elle en temps ordinaire. Il y avait bien longtemps qu'il était un adulte, un homme, qu'il en eût l'apparence ou non.

Il lui faisait face et la regardait fixement. Puis il se retourna, tendit le bras et dressa plusieurs fois l'index ; il désignait quelque chose au-dehors.

« Qu'y a-t-il donc, Franz? »

Il tendit une fois encore l'index. Mais l'aubergiste se contenta de hausser les épaules, et Franz battit en retraite. Il avait beau la comprendre, il n'arrivait pas à parler sa langue. Les mots ne passaient pas ses lèvres. Il ne savait pas non plus dessiner. Et ses signes, ses gestes, le balancement de ses bras, tout ce qui façonnait son langage et renfermait un monde entier, presque personne ne les comprenait, à l'exception de sa mère et, en de très rares occasions, de son frère. Et nul ne savait lire au fond de ses yeux, où ses pensées, les phrases qu'il avait longuement polies couraient encore.

L'aubergiste soupira, souffla les flocons de duvet qui reposaient au creux de sa main, disparut de nouveau derrière le comptoir et, s'emparant d'une bouteille déjà entamée, remplit une petite chope de bière. Et après, songea-t-elle en tendant le verre à Franz, ce n'est toujours pas ça qui le rendra plus idiot. La chope était chaude. Il la saisit à deux mains et après une brève hésitation la vida d'un trait. Il haletait. « Oh! », s'écria-t-il alors. « Oh! » Il fit encore un effort et jeta à l'aubergiste un regard profond.

Et tandis qu'il la fixait ainsi, les mêmes mots trottaient sans fin dans ses yeux : « Un cheval! Un cheval! J'ai vu un cheval! Viens! Je vais te le montrer! Il tire une carriole. Je le vois approcher depuis des heures. Il apparaît, disparaît entre les collines et derrière des bois, puis il reparait. Et il s'arrête parfois aussi un long moment. Je me suis d'abord demandé s'il approchait

ou s'il s'éloignait, mais à présent j'en suis certain : il approche. Il grandit à vue d'œil et il tire une carriole. Un homme se tient sur le banc de conduite et il ne bouge pas. Viens, suis-moi, je vais te le montrer! » Mais l'aubergiste pouvait bien plonger le regard dans ses yeux insondables, elle ne parvenait pas à y lire ces phrases, et elle ne comprenait pas davantage les sons tristes et inhumains qui s'échappaient de sa bouche.

« Retourne à ton travail, Franz! », lui dit-elle en souriant. Et, à l'une des tables, une voix grogna : « Et tire la porte derrière toi, abruti. On est en plein courant d'air! »

Pour la première fois, Franz posa les yeux sur ces tables où se tenaient ici et là quelques hommes affaissés sur eux-mêmes, un verre d'eau-de-vie devant eux, la main enserrant parfois une pipe au tuyau tantôt court, tantôt long, et qui était peut-être froide depuis longtemps. Personne ne le regardait. Il saisit alors qu'on ne pouvait pas le comprendre, et ses bras tendus se décripèrent soudain. Ses poings s'ouvrirent. Il attendit encore un, deux battements de cœur, puis il fit volte-face et, quittant l'auberge située à la lisière du village, s'en alla en prenant soin de bien refermer la porte. Chaque prise de conscience était la même; chaque déconvenue la première. Il ne courait plus désormais, mais avançait d'un pas lent, sans entrain, et s'il marchait ainsi, c'était simplement qu'il n'avait pas pu s'arrêter et ne le pouvait pas davantage à présent. Quand il courait, il se sentait léger, il lui semblait qu'il avait des ailes. Quand il marchait, tout au contraire, c'était comme si on lui avait attaché de lourdes bûches aux souliers. Il progressait d'un pas brinquebalant, et l'on aurait cru voir marcher de conserve deux hommes qu'on eût liés par la jambe – à ceci près que l'un d'eux restait invisible. Franz, l'allure lourde et lente, repassa devant les lilas odorants et rejoignit le champ où sa mère l'avait envoyé travailler. Une fois arrivé, il saisit le chapeau qu'il avait suspendu à une fourche fichée dans la terre, le coiffa et résolut de ne plus se tourner dans la direction où, depuis quelques heures déjà, il promenait sans relâche son regard d'aigle. Il ne se souciait plus de savoir qui approchait, ni

même si quelqu'un approchait. Peut-être bifurqueraient-ils avant d'atteindre le bourg et emprunteraient-ils une autre direction, vers le sud. Peut-être ne les reverrait-il jamais plus. Cela lui était égal. Il leur tournait le dos. Mais si toutefois ils mettaient le cap sur le village et passaient finalement devant lui, il se promit de ne pas tourner la tête, ni à plus forte raison de les regarder.

Le jour baissait et il aurait pu rentrer chez lui. Mais la nuit était déjà faite qu'il travaillait encore. Le martèlement toujours plus proche des sabots, lourd, las et régulier, la rage sourde qui l'habitait et la promesse de ne pas regarder la charrette lui avait fait oublier qu'il était temps d'arrêter et de retourner à la ferme. Il fut finalement détourné de sa résolution. Il s'interrompit en plein travail, lâcha l'outil qu'il serrait et se posa sur la terre froide où montait l'air sombre du soir. Ce fut presque malgré lui : il pivota sur un talon, perdit l'équilibre et se reçut lourdement sur ses fesses. Le cheval à la robe alezane était énorme à présent, robuste et massif, un souffle brûlant s'exhalait par ses naseaux. Dans les premiers moments, ses jambes immenses aux fanons abondants lui évoquèrent autant de troncs d'arbre doués de mouvement. Il trépidait et fulminait comme une machine. Le fracas des sabots sur le cailloutis était terrible. Et Franz entendait aussi à présent le grincement des quatre roues de la carriole et le cri régulier des essieux. Il leva les yeux et il eut aussitôt un mouvement de recul ; il rejeta vivement le buste en arrière et s'appuya sur le coude. Un homme en uniforme était assis sur le banc de conduite et le regardait fixement. Il tenait en main un petit papier. Les rênes pendaient mollement. L'homme avait le visage sombre et, lui sembla-t-il, mauvais ; comme assombri de méchanceté. Le sourire qui paraissait s'esquisser sur ses lèvres fines ne dissipait pas cette impression. Franz contempla chaque trait, chaque ride de cette figure immobile et comme peinte. C'était comme si une ombre s'était couchée sur son âme et passait à une lenteur infinie, et, à l'instant où le visage se déroba à sa vue, il poussa un profond soupir de soulagement. Il faisait déjà nuit, mais les ténèbres s'étaient encore épaissies. L'homme au petit

papier faisait songer à un messenger, à un coursier qui vous aurait apporté une mauvaise nouvelle. Il était à la fois impassible et sûr de lui, sombre comme un oiseau, un oiseau noir, une corneille. Nuit. Et pourtant le jour se fit de nouveau un instant plus tard, car lorsque la lourde carriole eut enfin dépassé Franz, une fille, une toute jeune femme apparut, comme si un petit soleil s'était levé. Elle se tenait au fond de la carriole et ne sursauta pas à la vue de Franz. Elle sourit, au contraire. Comme ce sourire était différent de celui d'il y avait un instant, si étrange, impénétrable et menaçant ! Ce que l'homme avait de plus inquiétant, c'était peut-être d'ailleurs son sourire. Alors, après une seconde d'effroi, Franz eut le sentiment que le jour venait de se lever, et il voulut retourner son sourire à la jeune femme, mais les muscles de son visage ne lui obéissaient pas plus que sa bouche. En dépit de l'obscurité, il avait tout aperçu avec netteté. Et, par-dessus tout, il avait vu les yeux de la fille, qui devait être sa cadette de quelques années à peine. Il y avait en eux quelque chose d'attirant. Mais il n'aurait pas su dire quoi.

Il se ressaisit, se redressa de toute sa hauteur et les regarda disparaître dans la nuit. Ils s'y dissolvaient comme une goutte d'eau dans une rivière. Le soir, la nuit, une nuit plus profonde encore, puis la naissance du jour et la nuit de nouveau à présent. Le temps s'était écoulé à une vitesse insensée !

Sur le trajet du retour, pendant un kilomètre et demi, il se creusa la cervelle. Et quand une fois à la ferme, sa mère, au désespoir depuis sa naissance – et plus encore, et définitivement, depuis que la guerre avait éclaté –, le traita de tous les noms, il ne l'écouta même pas, car il réfléchissait encore. Il n'entendit pas ces paroles qui le blessaient tant d'ordinaire, il n'y prêtait soudain plus l'oreille. Il prit son dîner, perdu dans ses pensées. Il s'attarda longuement à table. Les énigmatiques entrelacs bleu et blanc qu'il avait fait apparaître peu à peu et, d'abord avec du pain, puis avec la langue, soigneusement récurés, et qu'il ne quittait plus des yeux, disparurent soudain, et lorsqu'il redressa la tête, il ne vit plus que sa mère qui le chassait de la cuisine, et il se leva

enfin. Elle tenait en main son assiette et secouait la tête. Pourquoi, se demandait-elle invariablement chaque jour, pourquoi avait-il fallu que ce soit l'autre qu'on appelle sous les drapeaux ? Elle le regarda monter dans la salle de bains, les coudes et les avant-bras souillés de terre. Ses mains étaient toujours sales, il est vrai. Mais qu'avait-il fait aujourd'hui ? S'était-il roulé dans la fange ? Comme son dos était large. Large comme une forte planche, comme un fond d'armoire. Une armoire aux pieds bien campés et aux bras crasseux. Dans la salle de bains, Franz se tint longtemps devant le miroir dont les bords couleur de plomb ne reflétaient presque plus rien, et il contempla ce visage auquel il ne commandait pas. Et tandis qu'il s'observait ainsi, il comprit soudain : les yeux de la jeune fille – c'était comme s'il s'était regardé dans un miroir.

La rage aveugle qui s'était emparée de lui à l'idée qu'il ne pourrait partager la nouvelle avec personne en fut alors effacée. Car en ces années où les déplacements semblaient s'être réduits au strict minimum, où l'intérêt s'était déplacé sur les champs de bataille aux consonances âpres, métalliques et froides, qu'on ne connaissait partiellement que par la radio, à la faveur des lettres des maris, des fils et des frères, ou par les avis de décès, une nouvelle arrivée au village n'était pas un mince événement. Il se glissa sous les draps, heureux, et sombra dans un sommeil profond et sans rêves. Quand il rouvrit les paupières, aux premières lueurs du matin, il éprouva aussitôt la même joie que la veille ; c'était comme si le temps n'avait pas passé. Il sortit de la ferme sans avoir seulement mangé. C'est qu'il n'y avait même pas pensé : le dehors l'attirait comme un aimant. Pendant toute la journée, aux champs, le beau rêve de la nuit passée le hantait encore, et il croyait revoir la jeune fille qui avait ses yeux, ce petit soleil rouge-rose posé à l'arrière d'une carriole.

C'est ainsi que Franz Wagner fut et demeura le seul habitant du pays qui, au fond, tout au fond de sa tête souvent si lasse, sut quand les Goldberger étaient arrivés au village. L'aubergiste elle-même avait oublié le jour où le pauvre simple d'esprit, en

proie à une vive émotion, s'était soudain planté devant elle, car chacun ici finissait par confondre ces journées mornes que remplissait la seule attente de la fin de la guerre. Mais, soit par ennui, soit parce qu'elle avait pressenti quelque chose et n'avait pu se défendre d'y repenser, elle en avait malgré tout parlé, aussi s'accordait-on pour dire que c'était bel et bien Franz Wagner qui les avait aperçus le premier.